

La Colère chez Julien Sorel dans « *Le Rouge et le Noir* » de Stendhal

Zohreh Joozdani

Maître assistante, Université d'Ispahan

zohreh_joozdani@yahoo.com

(Date de réception : 02.10.2006, date d'acceptation : 24.04.2007)

Résumé :

Dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, les manifestations passionnelles sont nombreuses. L'amour, la haine et la colère sont quelques uns des principaux sentiments exploités par l'auteur. La colère occupe une place importante et elle a une grande influence sur Julien Sorel, le protagoniste du roman. Cependant, l'explosion de la colère dépend de quelques facteurs dont le milieu social du héros. La représentative Sorel est une unité familiale dans cet organisme social. Dans son enfance, Julien est maltraité par sa famille, ce qui entraîne une haine profonde chez lui et le transforme en un individu hypocrite. D'autre part, la ville est un espace maléfique où l'interaction entre le milieu et le personnage est incontestable. Ambitieux et arriviste, Julien envisage de monter les grades sociaux par la carrière militaire. Il a la possibilité de jouir de l'instruction de son premier guide qui lui révèle les injustices sociales. La chute de Napoléon ramène les religieux au pouvoir et Julien choisit la carrière ecclésiastique par l'hypocrisie et non par la croyance sincère. Son choix est fatal, car il repousse les valeurs positives. Plus tard, il établit une relation inadmissible, du point de vue social et religieux, avec les deux personnages féminins. Grâce au soutien de l'une de ces femmes, il voit enfin tous ses projets réalisés. Dénoncé par l'autre femme, en tant qu'homme hypocrite et malhonnête, toutes ses illusions s'effondrent. Frustré et mécontent, Julien s'abandonne à la violence qui se manifeste comme une irruption soudaine. Cette agressivité se transforme en une colère préméditée qui s'achève en catastrophe et désolation.

Mots-clés : l'unité sociale, l'espace maléfique, la frustration, la violence, la colère

Introduction :

Les manifestations passionnelles sont multiples dans *Le Rouge et le Noir* et elles entraînent les personnages dans un engrenage étrange. Même si la jeunesse de Stendhal « *est bien séduisante pour le critique, les sentiments comme l'amour, la haine, ou la colère y sont aussi foisonnants, entremêlés et tissés les uns aux autres.* » (BARDÈCHE, 1947, 11). Pourtant, la colère est une des passions importantes qui marquent la trame de ce roman, où Julien Sorel se trouve dans

un état de désespoir aboutissant à ce mécontentement explosif et destructeur. Le déclenchement de cette colère se justifie pour la bonne raison qu'elle est introduite à cause de certaines conditions préalables et vient à la suite d'une série de démarches en vue de la réalisation de ses ambitions. Cette passion prend d'ailleurs chez Julien Sorel un tour fatal qui se manifeste dans l'agressivité. Les traits de caractère et les contrariétés individuelles autant que l'influence du milieu social et culturel dans lesquels évolue le héros du

roman, s'opposent à toutes ses ambitions et lui nuisent. Les facteurs responsables de cette colère et de cette agressivité finissent par le conduire à un acte criminel.

L'espace maléfique

Dans un roman, l'espace « *n'a plus un simple statut de décor - il est enjeu ; il n'est plus seulement le réceptacle muet du sens dont l'action le chargera, car l'action est aussi conditionnée par lui* » (MITTERRAND, 1980, 212). Dans *Le Rouge et le Noir* l'analyse des passages concernant la ville et les lieux importe donc beaucoup, puisque le regard du lecteur s'avère différent. Le cadre romanesque de la première partie du roman est une petite ville provinciale avec toutes les caractéristiques des petites villes françaises. « *Verrières* » est le lieu de mise en scène des actions dont la description n'est donnée au premier abord que pour enchanter le lecteur. Les descriptions des lieux et de l'espace romanesque ne sont nullement dues au hasard. Comme dans le roman de Balzac, « *l'introduction de la description dans le récit, à la suite de la présentation des personnages est motivée par le rôle que va jouer la ville pour le héros* », (ROSSUM-GUYON, 1970, 53). Autrement dit, « *la description ambivalente de la ville et de sa principale habitante prépare donc ce qui va suivre : les conquêtes du héros, auxquelles va*

succéder le désenchantement » (*Ibid.*, 55), pour Julien : ce sera le passage de Verrières à Paris. C'est dans cette atmosphère de despotisme, de la tyrannie des opinions, de l'égoïsme et du goût pour le matérialisme le plus laid que le héros va faire ses premières tentatives.

Le roman s'ouvre sur deux phrases courtes qui situent le lieu géographique réel c'est-à-dire Verrières qui n'est qu'une ville imaginaire. La ville est vue de l'extérieur : « *abritée du côté du nord par une haute montagne qui dès les premiers froids d'octobre se couvre de neige. Un torrent qui se précipite de la montagne traverse la ville et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois* », (STENDHAL, 1973, 3). Mais dès le troisième paragraphe, ce riant spectacle cède la place à une ambiance plutôt sinistre. « *A peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence ... Vingt marteaux pesant et retombant dont le bruit fait trembler le pavé, sont élevés par l'eau de ce torrent* », (*Ibid.* 3-4). Ce qui nous paraît remarquable dans ces passages, c'est le réseau de connotations et de symboles. Le fonctionnement de ces marteaux et leur poids annoncent la force des événements qui vont ébranler l'ordre établi. Ces marteaux écrasent leurs victimes sous leur pression, et perturbent la tranquillité de l'esprit. Cette courte

description symbolique a une importance connotative puisqu'elle laisse présager les événements ultérieurs. Les marteaux, ces messagers du malheur, vont broyer et détruire la vie familiale, l'honneur et le bonheur des personnages principaux du roman. Leur portée atteindra même les étrangers à la ville ; en effet, les personnages qui n'habitent pas Verrières seront, à leur tour, en perdition et anéantis.

La ville est peinte comme pittoresque et charmante et elle « *peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté* » (*Ibid.*, 3). Cette description fascine en premier lieu le voyageur inconnu qui constate le charme et la beauté naturelle à l'intérieur de la ville, « *cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié* » (*Ibid.*, 4). Au pied de cette magnifique montagne, les habitants se sont embusqués. Mais aussitôt, le milieu social dénonce l'hostilité qui y règne. La contradiction entre la beauté naturelle et la laideur humaine se manifeste immédiatement.

Comme note Philippe Hamon : « *le texte du XIXe siècle est en effet saturé d'hypotyposes. Ces morceaux descriptifs, il tend à les déléguer systématiquement à une population très dense de personnages, de voyeurs, de spectateurs, de regardeurs, d'espions, etc.,*

qui vont les prendre en charge » (HAMON, 1984, 109-10).

D'après l'observateur ou le voyageur non identifié, Verrières, en comparaison avec les villes manufacturières de l'Allemagne, comme Leipsick, Francfort, Nuremberg, etc. n'a rien de pittoresque, « *plus on hérissé sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres, plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins* » (STENDHAL, 1973, 5). Remarquons ici que l'espace emmuré rappelle la prison. L'esprit qui règne à l'intérieur des maisons de la ville fait penser à ce que l'on trouverait dans de petites prisons rangées les unes à côté des autres, où les autorités essaient de camoufler les relations malsaines et malhonnêtes basées sur l'escroquerie et la tyrannie. « *Dans le fait, ces gens sages y exercent le plus ennuyeux despotisme.... La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! Est aussi bête dans les petites villes de France qu'aux Etats-Unis d'Amérique* » (*Ibid.*, 6). Philippe Hamon écrit : « *tout le roman stendhalien est régi par cette problématique de l'opinion (que les personnages ont d'eux-mêmes, de l'autre aimé, des autres) et des devoirs qui y sont attachés* » (HAMON, 1984, 79). Même les arbres ne sont pas épargnés de l'opinion égoïste et tyrannique de M. le maire. Le narrateur reproche donc la manière barbare dont l'autorité fait tailler et tondre au vif ces

vigoureux platanes, mais la volonté de M. le maire est despotique.

Ce qui importe aux habitants et plus particulièrement à M. le maire, c'est le *revenu*. Les arbres de la promenade publique sont *ses arbres* et il les fait tailler car ils n'apportent pas de « *revenu* ». L'opinion publique est bien singulière. « *Voilà le grand mot qui décide de tout à Verrières : RAPPORTER DU REVENU. À lui seul, il représente la pensée habituelle de plus des trois quarts des habitants.* » (*Ibid.*, 8-9). Même à la fin du roman, juste avant sa mort, Julien dit à son ami Fouqué : « *Eh bien ! Ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...Fouqué réussit dans cette triste négociation* » (*Ibid.*, 488).

Le voyageur anonyme regarde Verrières *bel objet transparent, (verrière)* au début du *Rouge et le Noir* (HAMON, 1984, 110). A vrai dire, bien que les murs entourent les maisons, l'acuité du regard du voyageur est à son point extrême. Afin de mettre en marche ce système et déclencher le mouvement dans la petite ville de Franche-Comté, le narrateur introduit expressément M. Appert ou le « voyageur » identifié qui est envoyé de Paris et plus précisément par le marquis de La Mole. L'arrivée de M. Appert est une circonstance par laquelle l'antagonisme des forces incompatibles se manifeste dans le

roman. C'est grâce à sa finesse très habile et intelligente que Stendhal introduit ce personnage secondaire dont la courte visite sert à impliquer plus tard le marquis de La Mole dans la trame des événements. La présence de M. de La Mole lors des cérémonies du passage du roi à Verrières est ainsi justifiable car, la suite des épisodes noue les personnages les plus éloignés les uns aux autres. Le fracas et la pesanteur des marteaux entraînera et écrasera donc tout corps et âme qui s'approche de cet abîme ; Verrières est l'autel du sacrifice.

Le traitement de la ville et des lieux évoque un espace maléfique et l'interaction entre le milieu et les personnages est incontestable. Le torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières et « *donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois* » (STENDHAL, 1973, 3). *L'explication du mécanisme des scies à bois mérite qu'on s'y arrête.* « *Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau ...À huit ou dix pieds d'élévation, au milieu du hangar, on voit une scie qui monte et descend...* » (*Ibid.*, 16). Bien que la scie à bois soit un moyen d'enrichissement « *qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants* » (*Ibid.*, 488), elle prend une valeur connotative, puisque la scie sert à couper, et qu'à la fin du roman Julien est guillotiné,

«*Mathilde a devant elle, la tête de Julien* » (*Ibid.*, 488).

Comme l'indique Alain : « *l'effet de surprise dans Stendhal est ordinaire, mais toujours neuf ; nous sommes touchés et percés avant d'avoir prévu* » (ALAIN, 1984, 37). En outre, il pense que le lecteur a *le pressentiment* de la fin de l'histoire. (*Ibid.*, 17). Le lecteur est *touché et percé* dès le début avant même que le héros ait lui-même un quelconque sens de ce qui va advenir. On peut noter par exemple que le premier lieu visité par M. Appert et l'abbé Chélan est la prison où le héros passera ses derniers jours à la fin du roman. Là, ils trouvent sur la porte le geôlier dont la figure ignoble est devenue hideuse par l'effet de la terreur. Dans l'église neuve de Verrières Julien remarque un morceau de papier imprimé : « *Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel exécuté à Besançon, le* ». Aussi, à la fin du roman, les rideaux cramoisis de l'église neuve de Verrières annoncent-ils le sang ; Julien tire deux coups de pistolets sur Madame de Rênal. L'acte criminel est commis dans un lieu saint : le sang coule dans une église.

Le séminaire de Besançon est le centre de l'intrigue et du complot, si bien qu'en s'acheminant vers le lieu terrible, les jambes du héros semblaient se dérober sous lui. Il pense : « *Voilà donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrais sortir* » (*Ibid.*, 160).

Comme confesseur, il choisit l'abbé Pirard, mais un jeune séminariste le prévient : « *L'abbé Castanède est l'ennemi de M. Pirard qu'on soupçonne de jansénisme* » (*Ibid.*, 168-9). Encore une fois, l'espace maléfique du séminaire de Besançon a une influence immédiate sur l'ensemble du roman. Ainsi, tous les éléments annoncés dès le début trouveront leur concrétisation vers la fin du roman. Il est dès lors inévitable que cette société trace la voie du malheur pour le héros. Comme l'a indiqué Michel Crouzet « *avec quel soin Stendhal a réuni au pôle négatif, celui des Ennemis et des Méchants* » (CROUZET, 1985, 113).

Le conflit religieux et administratif

Dans *Le Rouge et le Noir*, le conflit entre les ecclésiastiques est plus qu'évident. Comme le souligne Alain, « *l'empire des mauvais prêtres sur les bons, et le règne des fripons révèlent l'absence de l'espiritualité. L'humiliation de l'homme libre, l'espionnage la plus basse partout et l'hypocrisie comme règle de morale, sont les fruits du système tyrannique* » (1984, 39-40). L'hostilité entre les différentes sectes religieuses et partis politiques est dévoilée dans le roman. « *Sous la Restauration, le pouvoir est aux mains de l'Eglise et de la congrégation, il faut se faire prêtre, comme sous l'Empire il fallait être militaire* » (ANJUBAULT SIMONS, 1980,

265). La destitution des curés, le différend entre le juge de paix et le jeune vicaire ainsi que l'hostilité entre M. le maire et le vieux chirurgien-major de l'armée de l'Italie retiré à Verrières, lequel était de son vivant, à la fois jacobin et bonapartiste, sont indiqués à plusieurs reprises. Les quatre colonnes de l'église neuve de Verrières sont célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitent entre le juge de paix et le jeune vicaire (STENDHAL, 1973, 23).

Ce schéma sommaire des rapports entre les habitants et la description des endroits particulièrement négatifs comme la prison et le dépôt de mendicité, est significatif. A l'occasion de la visite de M. Appert, les conflits reprennent au sein de la ville. « *Tels sont les faits qui, commentés, exagérés de vingt façons différentes, agitaient depuis deux jours toutes les passions haineuses de la petite ville de Verrières* » (Ibid., 11). En dénonçant la gestion et l'administration publique, le narrateur évoque la plupart des personnages qui prendront part à l'histoire en esquissant leur personnalité et les relations qu'ils exercent entre eux. Les habitants de la ville sont donc divisés en deux groupes conflictuels et hostiles. D'une part les ultras, les congréganistes et les ecclésiastiques de Besançon et d'autre part, les libéraux, l'abbé Chélan, le chirurgien-major et le voyageur, nommé M. Appert. En fait, la visite de ce

parisien libéral provoque davantage le conflit, depuis longtemps latent entre les habitants de la ville et déclenche la colère de M. le maire. Il semble que le narrateur est, en effet, l'un des habitants qui, en racontant en détail tous les événements, a trouvé l'occasion d'inciter la curiosité du lecteur.

La description du séminaire de Besançon fait ressortir l'animosité, l'espionnage, et l'ignorance des séminaristes ; Julien s'aperçoit qu'on le haïssait et que l'on interceptait ses lettres. Dans cette institution religieuse, la spiritualité n'est guère évoquée et les ecclésiastiques se battent plutôt pour confisquer le pouvoir temporel. L'abbé Frilair est un homme adroit qui a organisé « *si savamment le réseau de la congrégation bisontine, et dont les dépêches à Paris faisaient trembler juges, préfet, et jusqu'aux officiers généraux de la garnison* » (Ibid., 191). Signalons au passage le rapport homophonique entre *frileux* et *froid* que son nom fait naître. Pendant les examens Julien est piégé par l'abbé Frilair, alors son examinateur. « *Cette ruse de l'examineur fut trouvé sale, même au séminaire* » (Ibid., 191).

Le milieu familial de Julien Sorel

A part M. de Rênal, et le marquis de la Mole dont la situation sociale ainsi que les opinions politiques sont présentés tout au long du

roman, le romancier choisit une unité représentative dans cet organisme social : une famille paysanne. Le comportement du héros est donc influencé par cet « *espace affectif dans cette géométrie de situation* ». (LEVOWITZ-TRU, 1978, 44). Le sociologue américain Talcott Parsons a (comme nous l'apprend Pierre Zima) démontré dans son ouvrage, *The Social System* (éd. Glencoe, 1951) que « *le système social est un ensemble de sous-systèmes* » (ZIMA, 1985, 16). Ainsi la famille, est considérée comme un sous-système et peut être envisagée comme un modèle réduit de la société nationale. Au sein de la famille, on peut distinguer, comme dans la société, une sphère politique (l'autorité des parents), une sphère économique, culturelle ou sociale, les autres sous-systèmes étant également, l'éducation, l'armée, l'Eglise (*Ibid.*, 16).

Le comportement du père Sorel à l'égard de son fils n'est fait que de méchanceté, de violence et de haine. Le père traite son fils de « *paresseux* », d'« *animal* », de « *chien lisard* », de « *maudit hypocrite* » tout en lui donnant des coups très violents. Les paroles échangées entre le père et le fils sont preuves de méfiance et de mensonge, de sorte que, l'hypocrisie, la crainte et la suspicion enveniment leur rapport familial. La violence qui règne sur cette famille, a traumatisé l'esprit du héros. « *Méprisé de tout le*

monde », Julien est tourmenté par les violences corporelles du père et est brisé jusqu'aux larmes. « *Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père* » (STENDHAL, 1973, 18). C'est ainsi que nous découvrons les raisons de cette manifestation de colère chez lui et par conséquent, son acte criminel.

A propos du héros stendhalien Jean- Pierre Richard souligne : « *Tout commence par la sensation. Aucune idée innée, aucun sens intime, aucune conscience morale ne préexistent dans l'être à l'assaut des choses en face de l'univers aussi démuni, aussi libre de préjugés que le premier homme au matin de la création. Stendhal reçoit en effet du XVIII^e siècle l'image d'un héros vierge et nu que sa seule expérience instruira peu à peu* » (1954, 20). Contrairement à ce que l'on peut penser, tout d'abord Julien n'est pas un héros naïf et démuni, mais selon Vigneron, il a plutôt « *un tempérament complexe, à la fois mélancolique, nerveux et bilieux, naturellement porté aux grandes passions enclins à la réflexe et à la méditation, mais capable aussi de mouvements impulsifs, d'accès de manie et d'actions violentes* » (1978, 263). L'agressivité de son milieu familial ainsi que les événements socio-politiques dont il était témoin depuis son enfance, laissent à supposer qu'il est bien conscient des rapports de forces dans la

société. Toutefois, deux personnes jouent un rôle très important dans l'éducation de Julien dont le premier est le chirurgien-major. A propos de Julien, M. le Maire disait à sa femme qu'il avait quelques doutes sur sa moralité ; car il était le Benjamin du vieux chirurgien, membre de la Légion d'honneur et qui avait fait toutes les campagnes de *Buonaparté* en Italie (STENDHAL, 1973, 12). Il payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire. En mourant, le chirurgien-major lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le ruisseau public (*Ibid.* 18). Le livre pour lequel il avait un attachement fidèle était *le Mémorial de Sainte-Hélène*. En outre, « *les Confessions de Rousseau et le Recueil des bulletins de la Grande Armée complétaient son Coran* » (*Ibid.*). Mais, après un incident fâcheux dans la petite ville de Verrières, Julien décide d'étudier la théologie. Ainsi, en second lieu, l'abbé Chélan reprend l'éducation du héros. « *Pour gagner le vieux curé Chélan* », Julien avait appris par cœur « *tout le Nouveau Testament en latin* » ainsi que le *du Pape* de M. de Maistre, mais « *croyait à l'un aussi peu qu'à l'autre* ». (*Ibid.*, 20). Parfois le curé doutait de la sincérité de Julien. Une fois, lors d'un dîner de prêtres, le bon curé le présente

« *comme un prodige d'instruction* », mais Julien exprime son enthousiasme et il lui arrive de louer Napoléon avec fureur. Pour se punir de cette erreur, il « *se lia le bras droit contre la poitrine, prétendit s'être disloqué le bras en remuant un tronc de sapin, et le porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine afflictive, il se pardonna. Voilà le jeune homme de dix-neuf ans* » (*Ibid.*, 24). Le premier trait de caractère de Julien est donc l'hypocrisie.

Face aux événements imprévisibles, il a l'intelligence de trouver une solution éventuelle. Après l'arrangement conclu entre le père Sorel et M. de Rênal, Julien songe à s'en fuir. Pour échapper à la décision de son père, il réfléchit : « *en deux jours, par des chemins de traverse où je ne crains nul gendarme, je suis à Besançon ; là, je m'engage comme soldat, et, s'il le faut, je passe en Suisse* » (*Ibid.*, 20) Aussi, « *se méfiant de ce qui pouvait arriver, Julien était sorti au milieu de la nuit. Il avait voulu mettre en sûreté ses livres et sa croix de la Légion d'honneur* » (*Ibid.* 22). Aussi, après le conflit entre le juge de paix et le jeune vicaire envoyé de Besançon, Julien est conscient du changement politique. « *Tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon ; il annonça le projet de se faire prêtre, et on le vit constamment, dans la scie de son père,*

occupé à apprendre par cœur une bible latine que le curé lui avait prêtée» (Ibid. 23).

Grâce à la proposition de M. de Rênal, le père trouve alors le moyen de se délivrer de son fils qui va devenir le précepteur des enfants de celui-ci. Ainsi, Julien libéré de son foyer décevant, pénètre dans la famille de Rênal. Le personnage principal du *Rouge et le Noir*, a été désigné comme ambitieux, arriviste, hypocrite, ou plébéien révolté. Le comportement et les attitudes de Julien sont interprétés de façons contradictoires. Par exemple, Michel Crouzet note que « *l'hypocrisie traduit un postulat implicite du monde beyliste : le mensonge universel est relatif à la lutte universelle... C'est une arme de combat social* » (CROUZET, 1984, 25). D'ailleurs, Alain a noté à propos de Julien : « *Hypocrite, il l'est ; assassin de la plus tendre et de la plus fidèle des femmes, il l'est* » (ALAIN, 1984, 23). Dans un autre propos, il a remarqué que : « *Stendhal trouve la politique dans l'âme de ses héros. Julien, le moins compris peut-être, est seulement ambitieux c'est-à-dire amoureux de la société... Stendhal invente un personnage qui est à mille lieux de ces divins plaisirs et qui pourtant les pressent.* » (Ibid., 144-5). Robert Vigneron pense que Julien se laisse « *guider par sa tête, qui presque toujours dominera son cœur* » (VIGNERON, 1978, 264). A propos de l'éducation de Julien,

Maurice Bardèche pense qu'il est « *raidi par la pauvreté* » et que « *son fanatisme même est étroit. C'est le fanatisme de l'illettré. Il n'a lu que deux livres* » (BARDÈCHE, 1947, 197). Mais il avait la possibilité de jouir de l'instruction religieuse ou morale de l'abbé Chélan ou d'autres ecclésiastiques, d'acquérir la transcendance spirituelle. A Paris il fréquente la bibliothèque du marquis de La Mole. Pendant son adolescence, les enseignements du chirurgien-major et les cours de latin et d'histoire furent fructueux pour ce jeune plébéien. Julien est conscient des injustices sociales et du malheur des pauvres. Lors de la soirée chez M. Valenod, il cache ses larmes parce qu'on avait imposé le silence aux prisonniers. Son âme est sublime car, chez M. de Rênal, il sentait le mépris et en souffrait. Il voulait leur montrer que sa pauvreté était matérielle et que son cœur était à mille lieues de leur insolence, et « *placé dans une sphère trop haute pour être atteint par leurs petites marques de dédain ou de faveur* » (Ibid., 67). Lorsqu'il prend congé et traverse la chaîne de montagnes, bien que « *l'âme de ce jeune ambitieux* » soit « *insensible* » à ce genre de beauté, il s'exalte et décide de passer la nuit dans les grottes. « *Il eut l'idée de se livrer au plaisir d'écrire ses pensées, partout ailleurs si dangereux pour lui. Une pierre carrée lui servait de pupitre. Sa plume volait.... Avant de quitter la petite*

grotte, Julien alluma du feu et brûla avec soin tout ce qu'il avait écrit » (Ibid., 69). Par conséquent, ses démarches prouvent qu'il obéit à la conscience et qu'il est attentif au résultat de ses attitudes. Il sait que la réalisation de ses projets dépend de l'élaboration de son plan.

Les méditations de Julien aboutissent enfin à sa décision fatale. Il choisit la soutane par opportunité. Le métier de précepteur lui procure la possibilité de fréquenter le milieu aristocratique provincial. Lorsqu'il rend visite à son ami Fouqué, ce dernier espérait l'associer dans son commerce de bois. *« Cet être, dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie étaient les moyens ordinaires de salut »* refuse la proposition de son ami (Ibid., 70). Fouqué le prévient : *« tu veux retourner chez ton M. Rênal, qui te méprise comme la boue de ses souliers ! »* (Ibid., 71). D'ailleurs, ce « voyage » et la contemplation au sommet des montagnes est significatif. Aucune contrainte ne le tracasse ; *« je suis libre ! »* se dit-il (Ibid., 69). Dans ses songes il s'imaginait à Paris. *« Au milieu de cette obscurité immense, son âme s'égarait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris. C'était d'abord une femme bien plus belle et d'un génie bien plus élevé que tout ce qu'il avait pu voir en province....Le jeune paysan ne voyait rien*

entre lui et les actions les plus héroïques, que le manque d'occasion » (Ibid., 69).

Cette occasion se présente à Paris et il trouve le moyen de réaliser enfin ses projets grâce à Mathilde de la Mole. Le héros poursuit donc en toute conscience et délibérément sa vocation future. Dénoncé, il explose en colère.

La Colère

Le déclenchement de la colère chez le héros aboutit au désastre total pour tous les personnages et change soudainement le déroulement du roman. D'après les lois de la religion catholique, la colère est un des sept péchés capitaux. L'étude approfondie de cette passion dans *Le Rouge et le Noir* dégage des effets de sens très particuliers. Entre deux opposés, Julien choisit les valeurs négatives et repousse les valeurs positives. Bien que plus tard il avoue un amour profond pour Madame de Rênal, ses intentions ambitieuses ayant échoué, il s'abandonne à la colère. Le déclenchement de la colère dépend de diverses causes.

La valeur négative de la colère met alors en lumière un certain nombre d'étapes, ou chaîne de « raisons » aboutissant aux séquences fâcheuses. Comme l'a montré Greimas, la définition de la *colère*, dans *le Petit Robert*, correspond à un « violent mécontentement accompagné d'agressivité »

(GREIMAS, 1983, 226). Le mécontentement étant un « *sentiment pénible* » précédé de la *frustration*, « dans une première approximation, on peut dire que la *colère* se présente comme une séquence comportant une succession de : *frustration* → *mécontentement* → *agressivité* » (Ibid., 226).

Cependant, sans vouloir suivre minutieusement la théorie de la colère proposée par Greimas, ce système se justifie dans *Le Rouge et le Noir*. Comme il l'a indiqué, le verbe *frustrer* a deux définitions :

(a) *frustrer* veut dire priver quelqu'un d'un bien, d'un avantage, le disjoindre ou le maintenir en disjonction avec un objet de valeur ;

(b) mais la définition continue : priver d'un bien ou d'un avantage qu'il était en droit de recevoir, sur lequel il croyait pouvoir compter, ce qui indique non plus une relation du sujet avec un objet de valeur, ... (mais avec un autre sujet » (Ibid.).

Julien acquiert des droits sur lesquels il croit pouvoir compter. Par l'intermédiaire de l'abbé Pirard, Julien reçoit vingt mille francs dont M. de La Mole lui avait « fait cadeau » (STENDHAL, 1973, 428). Puis, il est doté d'un titre honorable. « *Le marquis ajoute : M. Julien de La Vernaye aura reçu cet argent de son père, qu'il est inutile de désigner autrement. M. de La Vernaye jugera peut-être convenable de faire un cadeau à M. Sorel,*

charpentier à Verrières, qui soigna son enfance... » (Ibid., 429). Cette acquisition altère aussitôt les attitudes du héros qui se laisse alors aller à d'in vraisemblables illusions. « *Julien était déjà froid et hautin. Il remercia, mais en termes très vagues et n'engageant à rien. Serait-il bien possible, se disait-il, que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilés dans nos montagnes par le terrible Napoléon ? A chaque instant cette idée lui semblait moins improbable... »* (Ibid., 429). Quelques jours plus tard, à Strasbourg, il montait le plus beau cheval du quinzième régiment de hussard. Il est tellement absorbé par ces « *droits* » que les traits de son visage changent. « *Son air impassible, ses yeux sévères et presque méchants lui valent une certaine réputation.* » (Ibid., 429)

Or, cet état de gloire et de bonheur est bien éphémère, car « *ivre d'ambition et non pas de vanité* », il reçoit la lettre de Mathilde de la Mole. Au milieu « des transports de l'ambition la plus effrénée » une lettre freine ses projets. « *Tout est perdu, lui écrivait Mathilde ; accourez le plus vite possible, sacrifiez tout, désertez s'il le faut... »* (Ibid., 430). En arrivant à Paris, « *elle lui montre la lettre de son père et celle de Madame de Rênal qui avait dénoncé la conduite de Julien.* » (Ibid., 431) Julien, en état de frustration, est mécontent de la démarche de

madame de Rênal ; « *Je ne puis blâmer M. de La Mole, ... Quel père voudrait donner sa fille chérie à un tel homme ! Adieu !* » (*Ibid.*, 431-2). Ce mécontentement qui vient de la privation de ses « *droits* » se change en agressivité. Le mécontentement n'intéresse que le sujet lui-même. Déçu et frustré, le héros confronte ce qu'il espérait et ce qu'il obtient, et conclut à une situation insatisfaisante, à une inadéquation entre le soi projeté et le moi actuel. Dans *Le Rouge et le Noir*, le mécontentement de Julien est dirigé contre Madame de Rênal, car c'est elle qui est impliquée dans cette inadéquation. Par la lettre et l'aveu qu'elle avait fait, elle nuit à l'avenir de Julien et compromet tous ses projets.

Le chapitre XXXV intitulé « *Un Orage* » contient une force extraordinaire et une intense énergie. L'accélération des événements qui se déroulent subitement et intensément, dégage une force destructrice. La séquence de l'agressivité est très courte mais aussi puissante. La force de l'acte ainsi que la concision des paragraphes rappellent le retentissement des coups de pistolet. Aucune divulgation ne prolonge la scène. La colère de Julien et sa violence sont éclatantes et elles se manifestent comme une irruption soudaine. « *Quand Julien cède à un mouvement impulsif qui le conduit à tirer sur Mme de Rênal,*

Stendhal se contente de nous montrer son comportement. » (RAIMOND, 1981, 169).

C'est la forme de cette séquence passionnelle qui délivre justement « *le sens de l'émotion et le comportement* » du héros : « *Il arriva à Verrières un dimanche matin. Il entra chez l'armurier du pays ..., Julien entra dans l'église neuve de Verrières. Toutes les fenêtres hautes de l'édifice étaient voilées avec des rideaux cramoisis. Julien se trouva à quelques pas derrière le banc de Mme de Rênal... Julien ne la reconnaissait plus aussi bien ; il tira sur elle un coup de pistolet et la manqua ; il tira un second coup, elle tomba* » (STENDHAL, 1973, 432).

L'agressivité de Julien est explicitement dirigée contre madame de Rênal, car elle n'a pas honoré sa promesse d'amour, elle n'est plus fiable. « *La rupture est impardonnable pour la raison qu'elle provoque l'insatisfaction et la déception du héros qui se croyait en droit d'obtenir ce qu'il souhaitait* » (GREIMAS, 1983, 233). Madame de Rênal est fautive et traître aux yeux de Julien, parce qu'elle incarnait la promesse et l'engagement initial. Elle néglige et trahit ce que Julien croyait fiable et définitif. Sa colère vise madame de Rênal qui est la cause directe de cet état de déception. Le héros qui considérait son « *désir, souhait ou aspiration enfin réalisés, se trouve soudainement frustré* » (*Ibid.*, 233). L'agressivité et la violence

provoquées après la frustration sont préméditées, car Julien prémédite et élabore son acte en achetant une paire de pistolets. En outre, il se dit qu'à cause de ce bouleversement, il ne pourrait pas exécuter « *physiquement* » sa vengeance. Même le destin est son complice ; c'est dimanche, le jour de la messe. La tension nerveuse de Julien a une relation directe avec l'explosion de son agressivité. L'intensité de sa colère la rend efficace. C'est une de ces passions calamiteuses qui s'achèvent en catastrophe et désolation. Cette explosion finale du héros qui est imprégnée d'énergie négative, justifie le type des relations établies entre les personnages. D'où le titre du chapitre « *L'orage* » ; il est significatif du fait que la réaction de Julien face aux événements imprévus et à la suite de l'effondrement de ses illusions se manifeste brutalement.

Conclusion :

Le Rouge et le Noir est remarquable pour la portée de l'énergie agressive et la création d'une intense tension qui s'y met en place. Etant donné que la plupart des tentatives du héros sont basées sur l'ambition, l'hypocrisie, et la tromperie, nous constatons que les engagements entre les personnages sont trahis réciproquement. Les personnages sont prisonniers d'une atmosphère néfaste et

antagoniste. L'espace romanesque est imprégné de l'agressivité et ne manifeste aucune sérénité. Les lieux sont chargés d'énergie perverse. L'arrivisme sous tous ses aspects, la course à l'argent et au pouvoir empestent la ville et les habitants. Les forces hostiles et antinomiques dès le début du roman laissent entrevoir des événements menaçants. Le comportement déchaîné des personnages et la colère de Julien sont liés aussi à l'influence de l'espace maléfique et représentent les raisons de cette fin tragique.

Bibliographie

- ALAIN. (1984). *Stendhal et les autres textes*, Paris : Quadrige / PUF.
- ANJUBAULT SIMONS, Madeleine. (1980). *Sémiotisme de Stendhal*, Genève : Librairie Droz S.A.
- BARDÈCHE, Maurice. (1947). *Stendhal romancier*, Paris : La Table Ronde.
- CROUZET, Michel. (1985). *Le héros fourbe chez Stendhal*, Paris : SEDES.
- CROUZET, Michel. (1995). *Le Rouge et le Noir, Essai sur le romanesque stendhalien*, Paris : PUF.
- CROUZET, Michel. (1985). *Nature et Société chez Stendhal : la révolte romantique*, Villeneuve d'Asque (France) : Presse Universitaire de Lille.
- GEIMAS, Algirdas Julien. (1983). *Du Sens II*, Paris : Editions du Seuil.
- HAMON, Philippe. (1984). *Texte et idéologie*, Paris : Quadrige / Presses Universitaires de France.
- LEVOWITZ-TRU, Micheline. (1978). *L'amour et la mort chez Stendhal, métamorphose d'un apprentissage affectif*, Aran (Suisse) : Grand Chêne.
- MITTERRAND, Henri. (1980). *Discours du Roman*, Paris : PUF.

- RAIMOND, Michel. (1981). *Le roman depuis la Révolution*, Paris : Armand Colin.
- RICHARD, Jean-Pierre. (1954). *Littérature et sensation, Stendhal et Flaubert*, Paris : Editions du Seuil.
- ROSSUM-GUYON, van Françoise. (1970). *Critique du roman*, Paris : Gallimard.
- STENDHAL. (1973). *Le Rouge et le Noir*, Paris : Castex.
- VIGNERON, Robert. (1978). *Études sur Stendhal et Proust*, Nancy : A.G. Nizzet.
- ZIMA, V. Pierre. (1985). *Manuel de Sociocritique*, Paris : L'Harmattan.

Archive of SID